

AVANT LE VOYAGE, Samarendra Ambani est allé s'acheter une nouvelle valise avec son amie. Une valise grise, à roulettes. Comme l'amie de Samarendra craignait qu'il ne la reconnaisse pas sur le carrousel à bagages, elle avait accroché à la poignée un ruban vert clair.

Ce ruban, il s'en serait volontiers passé. Samarendra – Sam pour la majorité des gens – aimait qu'on le considère comme un voyageur professionnel, comme un homme qui est allé presque partout et se sent donc presque partout chez lui. Or la présence de ce ruban faisait plutôt penser à un touriste entre deux âges, regrettant son foyer et peinant à dominer ses angoisses. Mais il ne voulait pas décevoir son amie, qui lui avait dit: «Comme ça, tu penseras à moi chaque fois que tu verras ta valise.»

Quoique son nom et son physique fassent penser le contraire, Samarendra Ambani est né et a grandi en Suisse. Jusqu'à quatorze ans, il a été enfant de chœur. Il n'a jamais vraiment quitté l'Église, il l'a lentement oubliée sans que personne se donne la peine de lui rappeler l'existence de cette institution. Il ne va plus à la messe que le soir de Noël, avec sa mère et sa sœur.

Son amie voulait aller en taxi à l'aéroport mais Sam, qui mettait de l'argent de côté, avait trouvé que c'était du gaspillage. Ils sont donc maintenant dans le train, coincés entre deux touristes américains charriant cinq valises et un vanity-case. «L'occasion ne se représentera pas, dit Sam sans regarder son amie. Ils me font confiance. Ils estiment que j'en suis capable.» Il sent la sueur des Américains.

Le père de Samarendra avait quitté l'Inde au temps où il était un jeune homme prometteur; il avait découvert qu'il valait mieux, pour un jeune homme prometteur, aller habiter en Suisse que de rester en Inde. Bien que la jeunesse ne soit pas éternelle, à l'âge de cinquante ans, M. Ambani était toujours considéré comme prometteur dans le cercle familial. Il avait travaillé comme chimiste chez BASF et consacré ses loisirs à mettre au point des inventions qui devaient apporter la prospérité financière à sa femme et ses enfants, tout en épargnant des catastrophes au reste du monde. Samarendra finit par penser que le moment était venu où c'était lui qui méritait le qualificatif de prometteur. Pourtant, quand son père parlait pendant le dîner d'inventions qui allaient changer le cours de l'histoire, il n'osait pas le contredire.

«Ton téléphone marchera, là-bas?

– Sûrement, je ne pars pas pour la jungle.»

Son père avait rencontré sa future femme à Bellinzona au cours d'une fête chez un collègue. C'était ce qu'on avait raconté à Samarendra. Une fête, un coup de foudre.

Sa mère est née dans la banlieue de Zurich. Elle a des boucles châtain clair et de longues jambes. Samarendra a aussi une sœur handicapée, Aida, de cinq ans sa cadette. À sept ans, ses parents lui ont expliqué que sa sœur était atteinte d'une «maladie musculaire dégénérative extrêmement rare». Les muscles allaient lâcher un par un, jusqu'au moment où le cœur lui-même y passerait. Certains médecins prétendaient même qu'elle aurait déjà dû être morte.

Plus encore que son physique indien – à l'origine de quelques malentendus, comme la fois où un homme avait parlé du péril jaune dans un café en braquant les yeux sur lui de façon très insistante –, c'est l'absence de maladie qui constitue le fondement de son identité. Il n'a besoin ni de fauteuil roulant ni de soins permanents; il est seigneur et maître de son propre corps. Ainsi va sa vie: d'abord enfant, puis garçon, et maintenant homme sans maladie. Quoi qu'il soit et devienne par ailleurs, l'essentiel est sa bonne santé, à la fois physique et mentale.

Le trajet à pied de la gare Zürich Flughafen au hall des départs prend environ cinq minutes. Sa valise brille comme un sou neuf. En montant par l'escalier roulant, Sam regarde son amie sur la marche précédant la sienne. Il voit son jean, ses petites fesses, ses longs cheveux. Elle a pris sa matinée pour l'accompagner à l'aéroport.

Comme un arbre, l'avenir a besoin d'une place fixe. Le père de Samarendra avait vu dans la Suisse le pays parfait, de la même façon que certains hommes voient dans une femme l'épouse parfaite. Sans la moindre hésitation, il avait endossé l'habit du gendre idéal, il avait accepté que ses éventuels enfants fussent élevés dans la foi catholique, il avait appris tant bien que mal le suisse allemand, il s'était mis au ski, il s'était adonné à ce qu'il pensait être un loisir typiquement suisse – l'alpinisme – et il avait loué dans l'Oberland bernois, quelques mois à peine après le mariage, une maison secondaire, en fait une sorte de grande cabane où il pourrait travailler à ses inventions. Tout cela pour obtenir l'amour et l'approbation de sa femme suisse et de sa belle-famille. C'était ce qu'on avait raconté à Samarendra. Quel homme méritant que ce père, capable de tous les renoncements et de tous les efforts pour devenir un Suisse parmi les Suisses! Seule ombre au tableau : pour ne pas heurter ses parents, il avait appelé Samarendra Samarendra, un modeste hommage à une origine qu'il aurait convenu d'effacer, une offrande symbolique qui ne pèserait rien en regard des inventions qu'il allait faire.

Jusqu'au jour où il se tua lors d'une descente dangereuse. Il avait fait une course d'alpinisme avec un ami et le mauvais temps les avait surpris. L'ami avait survécu, pas lui.

Samarendra, qui avait alors seize ans, fut surpris de savoir exactement comment se comporter le jour où on lui avait annoncé que son père avait été retrouvé mort dans un ravin. Comme s'il s'était entraîné toute sa vie à porter le deuil, à endurer cette immense peine avec une admirable maîtrise. Les gens disaient : « Si jeune, pas de père, et en plus une sœur malade! »

Les Ambani avaient vécu dans l'attente de la mort de leur fille – les médecins ne pouvaient faire aucun pronostic sur l'évolution d'une maladie aussi rare –, mais le destin en avait décidé autrement.

« Qu'est-ce que tu vas vite! dit son amie. Nous avons tout notre temps. »

Il ralentit le pas. De la main droite, il tire la valise à roulettes; de la main gauche, il s'agrippe au bras de son amie. Comme si elle devait le guider, mais son geste se veut tendre. « Tu es vraiment gentille d'avoir pris ta matinée pour m'accompagner, aimerait-il dire. Comme je suis content que tu sois là! » Il aimerait se faire comprendre sans l'aide de la parole et c'est pour cela qu'il se tait. Les sentiments et les mots ne vont pas bien ensemble. En ce qui le concerne, le mot tue le sentiment.

Après la disparition de son père, la sœur de Samarendra était restée habiter chez eux. Plusieurs professionnels, dont le médecin de famille, avaient insisté pour que la jeune fille fût placée dans un établissement de soins, mais la mère s'y était opposée. « Elle pourra revenir tous les week-ends, avait dit une assistante sociale.

– Tous les week-ends... » avait ironisé Mme Ambani en regardant Samarendra, qui fixait le vide d'un air gêné.

Il était devenu l'homme de la maison, un rôle qui ne lui convenait pas et qu'il avait accepté à contre-cœur. Il n'aimait pas les conflits.

M. Ambani n'avait jamais voulu se séparer de sa fille. Après que les montagnes l'eurent englouti, tout se passa comme si Mme Ambani se sentait obligée de passer le reste de son existence auprès de sa fille en l'honneur de son défunt mari. Il avait bien été question de la faire traiter aux États-Unis mais l'assurance ne remboursait pas ce genre de traitement, dont les chances de succès étaient de toute façon assez minces. Les économies de la famille n'auraient pas suffi à couvrir une telle dépense. Les banques accordaient des prêts pour acheter des maisons ou des biens de consommation, mais pas pour financer une intervention médicale dont le pourcentage de réussite était inférieur à quinze pour cent. Aussi les parents s'étaient-ils résolus à maintenir vaille que vaille leur fille en vie en Suisse.

Aucun office des brevets n'avait entendu parler des inventions de M. Ambani – une couche-culotte en papier recyclé, un dessaleur d'eau de mer portable, un pansement se décollant tout seul au bout de vingt-quatre heures –, mais son souhait de ne pas livrer sa fille à la froideur d'un établissement de soins allait être respecté. Mme Ambani entoura sa fille d'amour, un amour dont ne pouvaient pas se charger les professionnels, même s'il ne leur était pas interdit d'avoir des compétences sur les maladies musculaires dégénératives.

Mme Ambani avait travaillé à mi-temps comme assistante en pharmacie. Elle avait donné sa démission après le décès de son mari ; l'assurance-vie contractée par celui-ci était juste suffisante pour joindre les deux bouts. Le père de Sam avait essayé de tenir compte des risques imprévus.

L'amie de Sam tire un paquet de son sac pendant qu'ils font la queue devant le comptoir d'enregistrement. Pour ne pas abîmer l'emballage, il commence par gratter délicatement l'adhésif, mais celui-ci lui résiste. Il ne sait pas comment réagir aux cadeaux, il craint toujours que sa joie ne soit pas suffisante. Renonçant à décoller le scotch, il déchire le papier.

Sam découvre un carnet de notes relié en cuir synthétique bleu foncé. « Comme ça, tu pourras noter ce qui t'arrive », explique son amie.

Nina : c'est son prénom. Un prénom qui parut à Sam une promesse dès l'instant où il l'entendit. Le mot « Suisse » avait dû résonner de la même façon aux oreilles de son père.

Il l'embrasse sur le front ; en public, il n'aime pas embrasser son amie sur les lèvres.

« Je noterai tout ce qui se produira », dit-il, craignant que ses remerciements n'aient pas été suffisamment affectueux. Il a eu tort de réprimer sa passion. Comme une écharpe qu'on ne retrouve plus, la passion de Sam pour son amie s'égaré parfois. Mais Sam sait qu'elle est là, cette passion, quelque part dans un endroit caché.

Il ne veut pas décevoir son amie, celle-ci a tendance à se mettre en colère quand elle est déçue.

Dans un élan incontrôlé, il l'embrasse sur la bouche en lui mordant la lèvre et se love contre elle. « Qu'est-ce qui te prend ? » lui demande-t-elle.

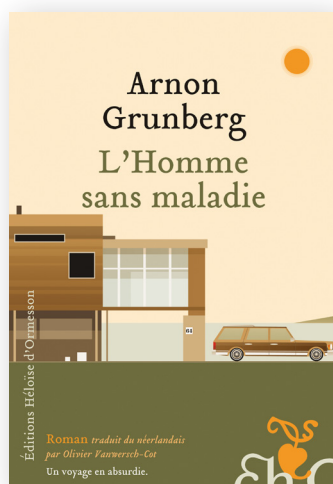
Ce qui restait de la famille Ambani quitta Olten pour un logement plus petit mais plus confortable, au bord du lac de Zurich. La sœur de Samarendra aime l'eau. Quand il fait beau, on l'installe sur le balcon pour qu'elle puisse regarder le lac. Si le soleil tape trop fort, on lui enfonce un chapeau sur la tête. Mme Ambani ne veut pas que la peau de sa fille brunisse encore plus.

Voilà les images qui lui reviennent quand il pense à la maison familiale : sa sœur assise dans un fauteuil roulant sur le balcon de leur appartement à Küsnacht, sa mère lisant sur le divan du salon sans perdre sa fille des yeux. Et lui, enfermé dans sa chambre : le fils, l'étranger, l'homme sans maladie, le *pater familias* malgré lui.

Ils ne reçoivent pour ainsi dire jamais, ces temps sont révolus. Après le décès de son mari, Mme Ambani craignait que les visiteurs ne se moquent de sa fille, ou qu'ils ne parlent d'elle avec une espèce de compassion qu'elle aurait eu du mal à supporter. Mme Ambani redoutait que la compassion ne fût qu'un déguisement du mépris. Parfois, un infirmier ou un médecin passait. À Noël, sa fille venait à la messe de minuit ; ce soir-là, la mère de Sam pouvait supporter la pitié d'autrui.

« Tu penseras beaucoup à moi ? demande Nina. Je vais te manquer ? »

– Tu vas me manquer, répond-il. À chaque nouvelle heure, je penserai quelques minutes à toi. »



Arnon Grunberg, *L'Homme sans maladie*

Roman traduit du néerlandais par Olivier Vanwersch-Cos

256 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-285-8

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com